



HAL
open science

Les empreintes singulières des émotions premières des élus locaux

Alain Faure

► **To cite this version:**

Alain Faure. Les empreintes singulières des émotions premières des élus locaux. 2020. halshs-03052177v1

HAL Id: halshs-03052177

<https://shs.hal.science/halshs-03052177v1>

Preprint submitted on 10 Dec 2020 (v1), last revised 1 Sep 2021 (v4)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES EMPREINTES SINGULIÈRES DES ÉMOTIONS PREMIÈRES DES ÉLUS LOCAUX

Alain Faure - PACTE CNRS Sciences Po Grenoble Université Grenoble Alpes

Ce rapport de recherche sur l'impact des émotions enfantines des gouvernants dans leur façon de s'engager en politique et d'exercer le pouvoir a été soumis pour publication dans un numéro spécial sur les émotions politiques que la revue Lien social et Politique sortira courant 2021. L'article sera présenté dans une version légèrement moins longue.

Référence: Faure Alain, décembre 2020, "Les empreintes singulières des émotions premières des élus locaux", *Rapport de recherche Pacte*, Sciences Po Grenoble, Université Grenoble Alpes, 39 p.

Résumé

La réflexion s'appuie sur une série d'enquêtes par entretiens menées en France, en Italie et au Japon concernant les émotions politiques ressenties par les élus locaux avant d'exercer le pouvoir. Dans la première partie, deux résultats sont détaillés. Le premier est la récurrence de souvenirs s'apparentant à des *sanglots enfouis*. Il s'agit d'émotions intériorisées sur des blessures familiales, des fragilités affectives et une capacité précoce d'empathie relationnelle. Le second résultat concerne les *émois fondateurs* que les élus ont ressentis lors de leur première expérience de compétition électorale. Les récits montrent un souvenir valorisant d'exposition de soi, un plaisir d'immersion dans des collectifs et sur des territoires chargés de symboles. Dans la seconde partie, ces données sont inscrites dans les champs de connaissance sur l'engagement politique et l'exercice du pouvoir. Dans un premier temps, une brève revue de littérature est détaillée sur la *démocratie des émotions* qui montre que malgré une grande diversité d'avancées en termes de spécialisation des connaissances, de diversification des objets d'étude et d'hybridation des questionnements, peu de passerelles sont proposées pour éclairer les émotions fondatrices des élus. Est alors défendue, à titre exploratoire, une approche mobilisant la notion d'égo-politique. La proposition est appuyée sur trois courants d'analyse qui permettent de reconsidérer les émotions premières des élus comme des variables constitutives en termes de médiation, d'éligibilité et d'individualisation. La réflexion se conclut par une ouverture sur les protocoles de recherche qui, en proposant des introspections littéraires, favorisent une meilleure prise en compte de cette *démocratie sensible* en formation.

Mots-clés : émotions pouvoir médiation éligibilité démocratie

Abstract: The specific marks of the primary emotions of local elected representatives

The reflection is based on a series of surveys by interviews conducted in France, Italy and Japan concerning the political emotions felt by local elected officials before exercising power. In the first part, two results are detailed. The first is the recurrence of memories on buried sobs. These are internalized emotions concerning family injuries, emotional weaknesses and an early capacity for relational empathy. The second result concerns the founding emotions that elected officials feel for their first experience of electoral competition. The stories show memories of self-exposure, the pleasure of being involved in collectives and the discovery of territorial symbols. In the second part, these data are entered in the fields of knowledge on political engagement and the exercise of power. First, a brief review of the literature on the democracy of emotions is detailed. It shows that, despite a great diversity of advances in terms of specialization of knowledge, diversification of the objects of study and hybridization of questioning, few bridges are proposed to describe the founding emotions of elected officials. The defended approach, on an exploratory basis, mobilizes the notion of 'ego-politics'. The proposition is argued on three currents of analysis which place the primary emotions of elected officials as variables of mediation, eligibility and individualization. The reflection is concluded by an opening on the research protocols chosen. Literary introspections are proposed here which favor a better consideration of this sensitive democracy in formation.

Keywords: emotions power mediation eligibility democracy

Sommaire

Introduction : l'angle mort des frissons politiques	4
<i>Revue de littérature</i>	6
<i>Les dispositifs d'enthousiasme</i>	8
1. Sanglots enfouis et émois fondateurs	11
a. Les tourments et les injustices perçus dans l'enfance	14
<i>Le rapport à l'autorité</i>	15
<i>Les blessures affectives</i>	17
<i>L'empathie relationnelle</i>	18
b. Les ivresses de l'entrée en politique	19
<i>L'euphorie</i>	20
<i>La confiance</i>	21
<i>L'esprit des lieux</i>	22
2. L'égo-politique comme ressort analytique	23
a. Un renouveau méthodologique et théorique	24
<i>Les médiations sensibles par le bas</i>	25
<i>Le genre des émotions</i>	29
b. La piste des introspections littéraires	30
Conclusion: l'autre miroir des princes	33
Références bibliographiques	36

Introduction : l'angle mort des frissons politiques

L'étude des émotions politiques connaît dans les sciences sociales un essor considérable avec notamment un nouveau front de recherche centré sur l'expression dans les mouvements sociaux des sentiments comme la colère, la peur et l'indignation (Traïni, 2015, 2019). Puisque les organisatrices du présent numéro nous invitent à ouvrir la perspective sur d'autres types d'affects, je saisis l'occasion pour mettre en discussion la question des émotions susceptibles d'impacter de façon positive l'engagement en politique et la prise de responsabilités collectives. Ce texte mobilise des travaux de recherche menés sur les épreuves émotionnelles rencontrées par des « gouvernants » d'une part (Faure, 2016, 2018, 2019b) et sur les défis conceptuels et empiriques d'un éventuel *emotional turn* en science politique et en sociologie politique d'autre part (Faure et Négrier, 2017, Faure, 2019a).

J'ai mené ces dernières années de nombreuses enquêtes sur la décentralisation en focalisant l'attention sur le *gout du pouvoir* des élus que je rencontrais et qui étaient placés à des postes de responsabilités dans des grandes collectivités locales en France, en Italie et au Japon. Dans ce cadre, j'ai été surpris par l'importance, dans les témoignages, des épreuves émotionnelles potentiellement structurantes et dont le décryptage semblait pourtant échapper au cadre documenté de l'exercice du pouvoir. La récurrence de ces observations de terrain m'a incité à prendre au sérieux ces *frissons politiques* singuliers. La notion de *frisson* est peu usitée dans la littérature scientifique. Elle est utilisée ici pour souligner l'expression parfois corporelle des témoignages et insister sur les obstacles rencontrés pour qualifier, documenter et inscrire les données que j'ai recueillies dans un cadre conceptuel stabilisé. Ces difficultés proviennent du fait que les empreintes affectives de l'engagement politique sont peu visibles en première lecture.

Dans le présent article, je souhaite discuter deux énigmes sur les dynamiques de pouvoir qui se dessinent dans cette perspective émotionnelle.

La première énigme relève d'un angle mort. J'ai questionné en tête à tête plus de deux cents élus locaux dans différents pays et sur différentes facettes sensibles de leur histoire personnelle. Au fil des entretiens, j'ai repéré de façon récurrente des empreintes affectives fortes situées dans l'enfance et dans les premiers combats électoraux de mes interlocuteurs. Certaines de ces épreuves émotionnelles étaient racontées sur le registre des *sanglots enfouis* (des sentiments puissants mais indicibles) et d'autres sur celui des *émois fondateurs* (des événements affectifs marquants reliés à la future vocation politique). A partir de ces deux facettes, je fais l'hypothèse que, d'une part, les récits recueillis sont utiles à une meilleure compréhension de la conception qu'ont les élus locaux de la politique, mais aussi, d'autre part, que ces empreintes initiales impactent l'exercice du pouvoir et les conditions d'appréhension du métier d'élu

Une seconde énigme touche précisément le point aveugle des conditions de collecte et d'objectivation des émotions en science politique. Il existe dans la discipline un relatif consensus pour considérer que les affects des gouvernants alimentent essentiellement des stratégies d'instrumentalisation ou de manipulation. C'est l'idée partagée que la conquête du pouvoir relève d'abord du registre de la violence et de la domination et que son étude s'inscrit logiquement dans un processus d'appivoisement et de domestication des passions (Elias, 1939). Mais cette lecture classique des affects des gouvernants est complétée par une prolifération d'articles et d'ouvrages, y compris en science politique, qui discutent la place des émotions dans l'action politique.

Revue de littérature

Sur sa dimension politique, l'entrée par les émotions a été investie en France par quelques auteurs remarquables comme Philippe Braud, Claudine Haroche, Pierre Ansart, Paul Hassner, Marc Abélès ou Sophie Wahnich, mais sans qu'aucun courant de pensée ou tradition d'analyse ne se structure réellement. Une dynamique se dessine néanmoins à partir des années 2010 qui promeut les *chemins de traverse* arpentés par Philippe Braud (Sommier et Crettiez, 2012). A l'occasion du colloque annuel de l'Association Française de Science Politique en 2015, l'embellie est apparue clairement lors du séminaire sur les *émotions en politique* auquel ont répondu plus de cinquante chercheurs. Pour autant, le titre retenu par la suite pour intituler l'ouvrage collectif qui a repris l'essentiel des débats (*La politique à l'épreuve des émotions*) reflète bien le défi en présence: nous avons conclu ce travail collectif en soulignant que la politique restait placée à l'épreuve des émotions tant sur la méthode (l'objet se dérobe au moment de la collecte et de la classification des données, il semble protéiforme et insaisissable) que sur la théorisation (avec une dispersion à l'infini des champs de connaissance spécialisés et segmentés qui ne génèrent aucune cristallisation ou fécondation conceptuelle).

Cinq ans plus tard, les lignes ont un peu bougé si l'on en juge par les nombreux travaux qui reconsidèrent à la hausse et de façon plus générique la place des émotions dans la décision publique et dans les mobilisations sociales. Une brève discussion critique de ce renouveau permet de souligner un processus d'hybridation des savoirs mais sans que le dialogue permette d'envisager des passerelles entre les différents champs de connaissance.

L'ouvrage collectif coordonné par Loïc Blondiaux et Christophe Traïni illustre bien une première tendance (Blondiaux et Traïni, 2018): un champ de savoir (en l'occurrence ici spécialisé sur les dispositifs de démocratie participative) entreprend de revisiter un terrain au miroir des affects en présence. Christophe Traïni, qui reprend et amplifie la tradition

sociologique initiée par Philippe Braud (Braud, 1971), avait amorcé cette relecture thématifiée en proposant le cadre conceptuel très robuste des *dispositifs de sensibilisation* pour questionner successivement les mobilisations et l'expertise (Traïni, 2015, 2019). On observe aussi quelques travaux qui ciblent un objet d'étude où les émotions sont, à l'évidence, omniprésentes. On pense par exemple aux travaux d'Amélie Blom sur les mobilisations en Inde, de Gêrôme Truc sur les attentats terroristes, de Sarah Gensburger sur la mémoire de la Shoa, de Christophe Traïni sur les passions des experts écologistes... Les émotions des gouvernants n'y sont pas directement mises à l'étude mais tous les travaux suggèrent que les gouvernants sont impactés par cette *démocratie des émotions* et leur conduite du pouvoir transformée.

Une autre tendance contemporaine concerne les auteurs qui orientent la focale méthodologique et théorique en plaçant des émotions politiques au cœur de leurs analyses. Ces initiatives proviennent essentiellement de champs disciplinaires qui sont en dialogue avec la science politique. En philosophie, Frédéric Lordon creuse un sillon spinoziste cohérent sur la centralité des affects politiques (Lordon, 2016); l'Italien Emanuele Coccia élargit avec audace son spectre du politique à la vie sensible des plantes et des animaux (Coccia, 2018); Crystal Cordell discute la construction genrée des affects (Cordell, 2019). En sociologie, Eva Illouz décrypte sans concession les faux semblants émotionnels de l'industrie du bonheur (Cabanas et Illouz, 2018); François Dubet décrit comment l'expérience individuelle des inégalités produit une société de la colère (Dubet, 2019); Bernard Lahire explore le mystère des traumatismes intimes révélés par les rêves (Lahire, 2018). En histoire, Damien Boquet et Pyroska Nagy plaident pour une autre histoire des émotions (Boquet, Nagy 2016); Alain Corbin examine avec appétit la *fraicheur de l'herbe* et l'*historicité des sens* (Corbin, 2018); Jean-Jacques Courtine prolonge jusqu'aux renoncements contemporains sa grande histoire sensible de la virilité et de la domination masculine (Courtine, 2017). La liste n'est pas

exhaustive. Sans qu'ils se soient concertés, tous ces auteurs se rejoignent sur le constat que les faits sociaux sont pour partie court-circuités, réinterprétés et parfois même atomisés par des passions, des désirs, des traumatismes, des colères, des sidérations et même les rêves.

Pour autant, la convergence s'arrête là et on est surpris de constater, à la lecture des bibliographies, qu'il n'existe pour l'instant quasiment aucune passerelle entre les travaux. L'approche par les émotions politiques donne certes l'occasion d'innovations, d'hybridations et d'introspections mais elle ne débouche sur aucun front commun. Notons en passant que ce constat est moins vrai lorsque la focale émotionnelle ne porte pas exclusivement sur la politique. Quand on consulte la littérature pour l'essentiel anglophone qui discute le paradigme émergent de l'*emotional turn*, presque toutes les disciplines sont présentes (histoire, sociohistoire, psychologie, sociologie, neuroscience, économie, philosophie, géographie, design...). Dans les sciences politiques, seule la chercheuse canadienne Rebecca Kingston fait exception (Kingston, 2017) en reconsidérant dans un même élan les grandes familles d'approches expérimentales qui permettent l'étude des émotions politiques.

Les dispositifs d'enthousiasme

Le fait que mes données d'enquête et mes hypothèses explicatives débordent les champs de connaissance et qu'elles questionnent des empreintes antérieures à l'exercice du pouvoir m'a incité à déplacer la focale. Je préciserai dans la seconde partie l'enjeu disciplinaire fort qu'il pourrait y avoir à mutualiser et à fédérer les différentes études autour de grilles d'analyse communes dans cette perspective. Pour détourner une formule célèbre de Winston Churchill, j'ai creusé la piste parfois empruntée par des anthropologues (j'y reviendrai plus loin) qui suggère que le *gout du pouvoir* naissait certes dans le sang mais aussi dans les larmes et qu'il fallait sans doute porter plus d'attention à ces fragilités premières. L'hypothèse est que les émotions intériorisées qui nourrissent l'attrait pour la politique viennent de loin, dans chaque

trajectoire personnelle, et qu'elles peuvent imprégner puissamment à la fois le métier politique et les façons de penser le jeu démocratique.

La présente communication propose de discuter ces deux énigmes en détaillant d'abord un certain nombre de résultats de recherche sur ces *sanglots enfouis* et ces *émois fondateurs*, puis en évoquant une focale analytique, l'égo-politique, qui vise à prendre au sérieux la *démocratie sensible* à l'œuvre dans les récits recueillis. L'hypothèse est que le pouvoir se construit aussi, de façon souvent souterraine, au tamis puissant des fragilités affectives de ceux qui exercent les responsabilités de la représentation politique.

À ce stade, des précisions sont nécessaires pour tenter de ne pas perdre en route trop de lecteurs qui seraient déstabilisés par la démarche scientifique adoptée et par les résultats mis en discussion à partir de ce matériau inédit.

Dans cette démarche, la posture d'enquêteur placé en empathie, souvent même en intimité, avec l'interlocuteur a des effets sur la nature des données recueillies et sur les modalités de leur interprétation. Dans la plupart des rencontres, l'échange a été marqué par l'extrême intensité émotionnelle des témoignages. De nombreux élus ont insisté sur le fait qu'ils n'avaient jamais jusqu'alors ni formulé ni même envisagé leur engagement politique dans ses termes. Certains ont éprouvé des difficultés à retenir des larmes en évoquant des souvenirs émouvants ou douloureux.

Les connaissances académiques en sciences sociales sur les récits biographiques discutent la double question des conditions d'objectivation des données collectées en entretien pour "parler de soi" (Collectif B., 2020) et de la structure normative et morale des faits sociaux relatés par les sociologues (Pharo, 2006). Notre protocole de recherche propose un pas de côté qui ne s'inscrit totalement ni dans la neutralité axiologique weberienne ni dans une sociologie qui serait morale. Ces tâtonnements entrent en résonance avec la démarche des ethnologues qui prennent au sérieux le *travail émotionnel* des observants et des observés durant l'enquête,

et notamment le pouvoir des enquêteurs (Hoffmann, 2005). Ce qui se passe sur le terrain puis dans le bureau (McQueeney et Lavelle, 2015) nécessite un appareillage analytique argumenté dès lors que les émotions et le pouvoir paraissent imbriqués dans les deux moments de la collecte de données et de l'écriture du récit de recherche.

Nous plaidons ici pour une démarche réflexive et exploratoire autour de la notion d'égo-politique. L'objectif est de relier les enjeux méthodologiques à des débats plus théoriques et épistémologiques à la fois sur la nature des faits observés et sur la façon de les observer. C'est dans cet esprit que la seconde partie a été rédigée. L'entrée, qui s'inspire des travaux d'égo-histoire (Veynes, 1971, Nora, 1987) et qui rejoint les démarches transversales visant à décrire les émotions observées dans tous les domaines de l'investigation historique (Deluermoz et al., 2013), s'intéresse à deux hypothèses qui sont aussi des impensés dans le champ de la science politique: la première est que les émotions premières de ceux qui nous gouvernent, bien que difficilement objectivables, structurent peut-être leur futur rapport à la politique et à la production de l'ordre; la seconde est que la façon dont les scientifiques décryptent l'exercice du pouvoir est étroitement indexée à leur perception sensible des enjeux de domination et notamment du rôle de l'Etat. L'anthropologue Pierre Clastres défendait déjà cette grille de lecture à l'étude du leadership dans les tribus en Amazonie (Clastres, 1974), nous y reviendrons plus loin.

Dans la littérature scientifique en sciences sociales, l'analyse fait étonnamment écho au changement de régime scientifique que la philosophe Vinciane Despret appelle de ses vœux dans son archéologie des savoirs en ornithologie (Despret, 2019). En retraçant les travaux réalisés depuis deux siècles sur la vie sociale des oiseaux et sur leur attention sensible au monde (leur attachement au territoire et leurs "dispositifs d'enthousiasme"), l'auteure questionne systématiquement *en contrepoint* les découvertes successives des ornithologues à l'aune de la façon toujours personnalisée, sensible et contextualisée que les savants adoptent

pour produire ces connaissances. Notre grille de lecture procède de façon similaire. Les politistes étudient le rapport des élus à la politique au trébuchet de la violence et des intérêts, de la sueur et du sang. Les résultats entrevus sur les émotions premières offrent l'opportunité d'argumenter un contrepoint concernant la façon dont ces récits sur les enjeux de leadership reflètent et révèlent aussi les *dispositifs d'enthousiasme* des chercheurs. Dans mon esprit, le concept d'égo-politique fonctionne donc sur deux niveaux: il donne l'occasion de mieux renseigner les larmes du pouvoir tout en permettant d'interroger la mise en récit sensible qu'en font les observateurs. Le propos sera argumenté en deux temps: une présentation des données dans la première partie et une mise en perspective dans la seconde partie incluant une discussion des outils d'analyse mobilisés.

1. Sanglots enfouis et émois fondateurs

Mes travaux de recherche se situent au croisement de questionnements sur le pouvoir, les politiques publiques, les élites et la décentralisation. La partie empirique que je vais mobiliser dans cet article est principalement renseignée par des recherches consacrées à l'histoire de vie de responsables élus dans de grandes collectivités locales. Dans cette optique, plusieurs séries d'enquêtes ont été réalisées en France, au Canada, en Italie et plus récemment au Japon. L'échantillon à partir duquel j'ai publié les premiers résultats en 2018 reposait sur 250 entretiens et j'en ai réalisé 50 complémentaires entre 2018 et 2020. J'ai veillé à respecter les équilibres de la sociologie des élites politiques sur les mandats exécutifs locaux. Il s'agit en majorité d'élus locaux français (75%) de plus de 55 ans (65%) diplômés du supérieur (55%) qui se répartissent en trois tiers sur le plan partisan (conservateurs, progressistes et sans étiquette). Cette dernière répartition montre que les élus d'extrême-droite et d'extrême gauche sont exclus de l'échantillon, du fait mécanique de leur quasi-absence à la tête des exécutifs

locaux. Il faut aussi noter une répartition genrée avec une dominante très masculine (85%). Je commenterai dans la seconde partie les problèmes posés par ce déséquilibre.

Sur le plan de la méthode, les entretiens sont semi-directifs et ils ont tous fait l'objet d'une retranscription in extenso. À titre d'illustration, nous reproduirons au fil du texte quelques verbatim. Le guide d'entretien stipulait la promesse d'une stricte anonymisation des propos en cas de publication scientifique. J'ai complété ces entretiens par l'étude d'une cinquantaine d'autobiographies d'élus (dont 30 à partir de mémoires réalisés par des étudiants). Des entretiens ont été spécifiquement menés en Italie en 2009 (50) et au Japon en 2016 (30) avec le même guide d'entretien. Le choix de la région Campanie en Italie et des mégapoles de Tokyo et Osaka au Japon était guidé par le souci de tester les résultats observés en France dans des contextes culturels et institutionnels différents. J'ai aussi réalisé quelques entretiens avec des élus locaux canadiens, marocains et espagnols.

Le protocole de recherche appliqué pour chaque entretien adopte les modalités suivantes: l'échange se fait dans la langue maternelle de l'interlocuteur (ce qui entraînait la mobilisation d'un interprète à l'étranger); la rencontre est unique et sans témoin; elle dure entre 60 et 120 minutes; les données recueillies sont ensuite retranscrites et anonymisées. Sur le plan relationnel, c'est un format assez intimiste qui est adopté dans la mesure où j'invite explicitement les élus à se confier sur des éléments privés de leur vie, des sentiments sur le pouvoir qui sont apparus dans leur enfance, dans leur adolescence et lors de leurs premiers engagements électoraux. J'adopte volontairement une posture de proximité, de confiance et même d'empathie en orientant de façon explicite les échanges sur des ressorts psychologiques qui font que l'on pourrait qualifier ici la technique d'entretien, pour paraphraser Pierre Bourdieu, comme un *sport de combat*. Je tente dans l'introduction de montrer à mon interlocuteur la forte attente du chercheur sur des informations a priori inaccessibles. J'évoque dès l'introduction des éléments qui suggèrent que je connais parfaitement son parcours, y

compris au-delà des éléments de la communication officielle. Enfin, je n'hésite pas à intervenir durant l'échange, à couper la parole, à insister sur certains éléments qui me paraissent importants et à formuler des jugements personnels visant à orienter l'échange sur le mode du débat et de la confiance.

C'est suite à mon année de recherche en immersion en Italie, à Naples précisément, que j'ai systématisé ce protocole en constatant au fil des entretiens que tous mes interlocuteurs semblaient perturbés lorsqu'ils abordaient la question de leurs premières émotions politiques. Dans l'entretien, il n'y a pas de définition préalable à cette notion mais j'ai constaté que chaque interlocuteur percevait assez rapidement la dimension à la fois introspective et transgressive de ma requête et l'importance de fournir récit le plus authentique possible. Cinq ans après l'Italie, j'ai reproduit l'expérience au Japon en constituant avec un universitaire japonais un échantillon représentatif sur des élus de grandes villes. Le défi, par rapport à Naples, consistait à *briser la glace* dès les premiers échanges dans la mesure où mes interlocuteurs apparaissaient de prime abord assez inaccessibles à des révélations sur leurs affects. Dans ces deux contextes culturels très différents, la densité émotionnelle des témoignages a montré que ce mode de dialogue permettait de pointer des indices convergents de pré-socialisation politique, indices visiblement indépendants de chaque contexte politico-institutionnel et historique.

Pour aller à l'essentiel sur les données recueillies, je propose de centrer le propos sur deux types d'émotions collectés que je désigne sous les termes de *sanglots enfouis* et d'*émois fondateurs*. Ils reviennent très souvent dans les témoignages et seront nommés comme des *émotions premières*. Ces résultats restent pour partie des énigmes sur le plan conceptuel au sens où les émotions de jeunesse des gouvernants sont peu documentées dans le champ des sciences politiques (j'y reviendrai dans la seconde partie) et où elles restent difficiles à interpréter. Enfin, je tiens à préciser que l'échantillon se limite à des élus qui sont entrés en

politique à partir d'élections locales (même si 40% ont eu par la suite des responsabilités nationales). Bien que le cas français complique la distinction local/national en raison de la pratique très fréquente du cumul des mandats, j'ai maintenu cette focale pour permettre des comparaisons internationales. Dans des entretiens-tests menés au Canada, en Italie et au Japon auprès d'élus ne possédant que l'expérience de mandats nationaux, il m'est apparu que le récit des émotions premières renvoyait à des registres discursifs hétérogènes qui nécessitaient un décryptage indexé à chaque contexte politico-institutionnel. Le chantier m'est apparu hors de portée...

Les données présentées portent sur l'évocation de souvenirs d'une part perçus dans l'enfance (a) et d'autre part au moment de la première expérience de compétition électorale (b).

a. Les tourments et les injustices perçus dans l'enfance

La première récurrence dans les témoignages concerne l'évocation d'émotions douloureuses situées dans l'enfance suggérant une perception aigüe de l'ordre et des inégalités. L'évocation de ces situations révèle des *sanglots enfouis* car l'entretien donne l'occasion aux élus rencontrés de relier pour la première fois explicitement ces souvenirs à l'attrait pour la politique. Mes interlocuteurs évoquent la mémoire de situations qui semblent avoir formaté en profondeur leur représentation de l'autorité et du pouvoir. Ce n'est pas vraiment de la colère raisonnée face à la subordination ou à la discrimination mais plutôt une prise de conscience, souterraine et intériorisée. Dans leur regard d'enfant, le monde des adultes les a exposé à des violences et à des inégalités dont il se sont sentis responsables, comptables, parfois presque coupables. De façon schématique, j'ai pu déterminer trois types de *sanglots enfouis* qui racontent, de façon récurrente, cette fragilité initiale dans leur façon de relier le pouvoir aux injustices du monde.

Le rapport à l'autorité

Les sanglots les plus spontanés dans les récits se rapportent à l'image complexe, souvent tourmentée, du rôle des parents dans la transmission de valeurs et de repères en matière politique, et tout particulièrement l'image du père. A Naples par exemple, à la simple question des premières émotions liées à la politique dans l'enfance, 90% des élus ont évoqué fébrilement la personnalité de leur père, que ce soit dans l'admiration, l'introspection ou le rejet. Les récits ne décrivent pas seulement l'attachement paternel, ils évoquent en même temps l'ordre des choses imposé par la société des adultes. Dans d'autres villes par la suite, j'ai volontairement orienté l'échange sur cette thématique et dans la plupart des cas, des récits assez comparables ont été recueillis. Les propos prennent souvent une tournure tourmentée qui semble signifier que le souvenir des relations au père est un marqueur structurant pour les futurs engagements..

Depuis toujours, j'ai une énorme admiration pour mon père. C'était quelqu'un de très strict par rapport aux dérapages verbaux. Et avec une éthique politique exemplaire.

Mon père ne disait jamais rien, sauf pour la politique où on sentait une passion incroyable.

La politique amenait des tensions terribles à la maison, et mon père prenait toujours un ton particulièrement solennel.

Quand je cherche dans ma mémoire des images de mon père, je n'ai que des images où il s'adresse aux autres.

Très tôt, mon père m'a dit : toi tu t'occuperas des hommes. Ça sera l'œuvre de ta vie. Ça ne se discutait pas, même si je n'étais pas sûr de bien comprendre.

Pour moi, mon père est un héros. Je crois que j'ai fait ma thérapie pendant 20 ans pour comprendre et accepter cette place particulière.

Je me souviens du jour où mon grand frère est revenu avec la carte des jeunes du parti. Mon père était en colère, il l'a déchirée devant toute la famille. Et à ma première manif contre la guerre du Vietnam, j'ai trouvé la porte fermée à clé à mon retour à la maison...

Dans l'imaginaire enfantin de mes interlocuteurs, l'empreinte de l'autorité paternelle occupe visiblement une place particulière. Les évocations suggèrent que mon questionnement inattendu offre l'opportunité d'un *transfert* au sens psychanalytique du terme, avec l'expression de sentiments cachés ou enfouis où l'enquêteur devient analyste. Dans la

confession, le père est cité comme un marqueur symbolique du rapport initial à la politique parce que c'est la première image sur l'incarnation de l'autorité et l'exercice du pouvoir. Il est décrit comme une référence vive sur le plan émotionnel, réveillant des souvenirs précis sur des affrontements, des blessures et des enjeux d'identité.

Ma mère et mon père n'étaient d'accord sur rien, je le sentais, j'en souffrais secrètement.
Mon père est italien. Avec notre nom, il a toujours pensé que je ne pourrais pas faire de la politique, que ça m'handicaperait. Et c'est pour ça qu'il pleurait de joie le soir de ma première élection.
J'étais dans une famille où il y avait beaucoup de fortes personnalités, des élus. C'était compliqué pour moi, j'avais l'impression qu'il y avait beaucoup de conflits entre eux.
Mon père était un homme d'ordre. Il est mort quand j'avais 14 ans. Ça a été un tournant dans ma vie. J'ai mis des années à comprendre son histoire difficile avec l'église, son exclusion pour avoir défendu la création d'une école populaire.

Ces réminiscences issues du cercle familial avivent des sentiments complexes sur l'ordre et la justice. De façon liée, de nombreux témoignages soulignent l'empreinte des tensions sur les sujets politiques entre les deux parents ou à l'occasion de réunions de famille. La mémoire de ces scènes entretient la perception vive, pour le futur élu, que la politique est une affaire d'adultes et que le sujet touche à des questions importantes quoique un peu mystérieuses (précisément parce que leur intensité échappe pour partie à leur compréhension).

Une mère catalane et un père breton, ça donne des repères contrastés, forcément.
Il y a eu une tension fondatrice dans mon éducation qui illustre celle que je percevais entre mes parents : d'un côté, bâtir des compromis et, de l'autre, affirmer des convictions.
Je ne savais pas que mon père était de droite et ma mère de gauche, mais je le sentais
L'image de mon grand-père paternel occupait tout l'espace des questions d'ordre et de sécurité, c'était une référence omniprésente.
J'avais six ans, et je garde le souvenir vif de mes deux parents, en pleurs et abattus le soir du 10 mai 1981.

L'image de l'autorité se construit au filtre émotionnel d'attractions et d'incompréhensions apparues dans le cercle familial et dont l'intensité provient de l'attachement aux parents.

Les blessures affectives

Le deuxième type de sanglots concerne le souvenir fort d'événements ou de rencontres qui sont racontées comme autant de blessures affectives liées à des chocs émotionnels. C'est le résultat le plus inattendu dans les témoignages: les deux tiers de mes interlocuteurs font état d'évènements dans leur enfance ou leur adolescence qu'ils ont perçus comme dramatiques ou traumatisants. Comme pour les autres éléments déjà évoqués, les épisodes sont narrés dans des termes similaires quels que soient l'âge et la nationalité des élus.

Il s'agit de situations remémorées en raison de leur degré de violence ou d'injustice et qui, pour cette raison, semblent avoir marqué l'enfant ou l'adolescent dans son rapport aux autres et à son environnement proche. Des situations précises sont décrites: une grave maladie, le décès ou l'accident d'un proche, une catastrophe, une rupture affective, le licenciement d'un des parents, un divorce, un déménagement brutal, un lourd secret de famille, un abandon, une trahison, un échec scolaire...

J'étais en Tunisie, je garde le souvenir enfantin des violences dans ma ville comme une injustice intolérable, insupportable.

Dans mon collège, j'ai connu l'injustice et le racisme en permanence envers les Italiens. Et en même temps, j'ai eu une enfance hyper heureuse avec un mélange de copains italiens, espagnols et algériens.

Ma mère faisait ses études de médecine quand elle a eu la tuberculose. Elle ne m'a jamais embrassée.

J'ai perdu un grand frère à six ans, c'était très dur, j'avais une sorte de mission à remplir pour le représenter.

Ma grand-mère a été déportée, et mon grand-père fusillé, ça fait partie de mon histoire d'enfant.

En 1968, j'avais quinze ans, j'ai eu la conviction que tout s'effondrait, que la France était en danger.

Depuis très jeune à l'école, j'ai toujours ressenti les écarts criants de richesse comme quelque chose d'insupportable.

Jusqu'à dix ans, mon meilleur souvenir, c'est une orange à Noël. Enfant, j'ai connu ma région livrée en pâture à l'ennemi.

Les récits insistent sur l'intensité de l'épreuve en soulignant que se dessine, dans le sentiment de détresse, une double expérience en termes d'endurcissement et de dépassement de soi. L'enfant devenu élu tire de ces blessures affectives une force qui relève du champ

politique au sens où les sentiments d'inégalités et de violence deviennent des repères et des ressources.

L'empathie relationnelle

La troisième empreinte émotionnelle enfantine est plus apaisée mais tout autant marquante: les trois quarts des élus interrogés racontent que depuis leur plus jeune âge, ils se sentent particulièrement « responsables des autres ». S'il s'agit parfois d'un rôle qui leur est assigné par la famille, cette « charge » se manifeste le plus souvent à la demande de personnes situées dans leur entourage qui sont en difficulté ou se sentent en situation de victime.

Dans leur enfance, les futurs élus ont souvent pris un rôle de protecteur ou de médiateur au motif que leur entourage leur faisait confiance ou les plaçait en situation d'interface. Ils racontent presque tous avoir été sollicités dans les moments de tension ou d'injustice: des bagarres, des vexations, des discriminations. Il semble donc que leur entourage leur attribuait volontiers une capacité de comprendre les plus faibles et à instaurer un dialogue avec le monde adulte.

*Je crois que ma vie est devenue intéressante le jour où on m'a désigné porte-parole pour le foyer de jeunes.
Ma première manifestation à 13 ans, j'ai joué à fond la cause des exclus, des oubliés. J'en ai encore la chair de poule.
Les moqueries sur mon père immigré me blessaient, me grandissaient, me donnaient de l'énergie.
Toujours, j'ai eu une grande sensibilité aux injustices sociales et aux privations de liberté. Et je garde la blessure de ne pas avoir fait d'études, je l'ai vécu comme une interdiction initiale irréparable.
J'ai toujours été altruiste. Il y avait, dans mon village, une tension forte entre les riches et les pauvres. Les premiers possédaient tout : la terre, les biens, les commerces.
Ma première rencontre avec la politique, c'est quand j'ai eu accès à la bibliothèque de l'école. J'ai eu l'impression que le monde s'ouvrait à moi. C'était grisant.*

Les témoignages ne permettent pas toujours de corréliser cette pression avec des traits de caractère (tels que le volontariat ou l'esprit de leadership) mais, en revanche, revient souvent l'idée qu'ils sont perçus par leurs proches comme étant plus attentifs que la moyenne aux

inégalités et aux injustices. On retrouve ce rôle de médiation en milieu scolaire: la plupart des futurs élus ont été délégués de classe. Leur propension à représenter le groupe ne relève pas uniquement d'une démarche volontaire: au Japon par exemple, où ce sont les enseignants qui désignent d'office ceux qui vont représenter les élèves dans les conseils de classe, les élus que j'ai rencontrés avaient tous été désignés d'office pour assumer cette tâche. La capacité relationnelle de l'enfant, futur élu, vis à vis des plus fragiles et son apparente sensibilité émotionnelle aux injustices le placent en situation effective de parler au nom des autres. Les témoignages racontent une capacité à être reconnus par le groupe ainsi que le besoin de combler un déficit.

Nous le verrons plus loin, toutes ces fragilités et ces empreintes émotives, qui sont enfouies dans chaque mémoire enfantine, méritent attention dans la mesure où elles jouent un rôle dans le combat politique et l'exercice du pouvoir, notamment pour faire face à l'âpreté des interactions au sein du monde politique. Le rapport vif à l'autorité, la résilience face aux drames et l'empathie relationnelle constituent un faisceau de "compétences" qui pourraient éclairer la façon dont ces individus se passionnent ensuite pour la politique.

b. Les ivresses de l'entrée en politique

La seconde énigme concerne les empreintes émotionnelles survenues au moment de l'entrée en politique. Les élus que j'ai questionnés sur leur plaisir à faire de la politique évoquent systématiquement, et avec force détails, le moment tellement singulier sur le plan émotionnel (de leur point de vue) de leur première campagne électorale. Les témoignages ont presque tous pour point commun d'évoquer cette période comme une expérience chargée d'enthousiasme et de joie. presque d'ivresse. Les candidats novices semblent découvrir, y compris de façon corporelle, le passage du « je » au « nous ». Ils se mettent en avant et ils s'exposent soudainement au gré de joutes, de rencontres et de meetings avec beaucoup de

plaisir. Ce souvenir de leur première campagne électorale, qu'elle soit conclue ou non par un succès, est gravé dans les mémoires, souvent jusque dans les moindres détails.

J'ai connu ma première ivresse publique, et ma première humiliation publique, dans la même semaine, très jeune, quand j'étais président du foyer de jeunes, que j'ai mené un combat contre la municipalité, et que je l'ai perdu.

Coller des affiches jusqu'à cinq heures du matin avec des ouvriers et des cheminots, c'est une expérience unique à 25 ans, un moment de partage très chaleureux.

J'ai fait la connaissance des 600 habitants de mon canton pour ma première campagne. Je les connais tous !

Vous me croirez ou pas : j'ai fait les 12 400 portes de mon canton ! Une expérience inoubliable.

Je suis tout de suite devenu le porte-parole des gens silencieux, des gens qui souffrent.

Il y avait tellement d'émotions positives dans cette campagne.

J'ai vite trouvé mon style, j'étais heureuse de parler en public.

Il existe déjà une importante littérature scientifique qui éclaire l'impact de ce moment d'exposition vécu comme singulier dans leur parcours politique (j'y reviendrai plus loin). Je souhaite ici pointer trois constantes qui caractérisent ce sentiment d'ivresse: l'*euphorie* du jeu collectif pour « gagner », la *confiance* qui leur est soudainement accordée par leur entourage, enfin la découverte de la *magie des lieux* du territoire électoral où ils font campagne.

L'euphorie

L'euphorie collective perçue lors de la première campagne électorale, c'est la découverte de la politique comme un sport d'équipe pigmenté de séquences marquantes. Les élus font une description toujours sensible des premiers contacts et notamment de la façon dont ils sont sollicités pour s'impliquer personnellement.

Presque systématiquement, ils déclarent avoir endossé le rôle de candidat « par hasard » et ils insistent volontiers sur l'atypisme de leur profil. Les travaux sur la socialisation politique montrent bien sûr que cette *éligibilité* improbable est un leurre mais le fait de découvrir le rôle avec étonnement est une information en soi: mêmes avec une filiation évidente (des parents élus, un milieu très politisé, un statut social de notable...), le futur élu découvre une envie

d'en découdre sur ses idées et de gagner une élection qu'il n'avait pas consciemment entrevu en des termes aussi exaltants.

La confiance

La deuxième constante concerne la découverte de l'écoute et de la confiance que les autres manifestent à leur égard pendant la campagne. Plusieurs élus racontent par exemple qu'ils ont été surpris au début par le pouvoir de leur présence et de leur parole dans le collectif. Quand ils interviennent dans l'équipe et qu'ils défendent des idées, on les écoute, on les sollicite, on attend visiblement d'eux un rôle de médiation et de proposition, presque *naturellement*. C'est souvent dans cette séquence qu'ils forgent des amitiés politiques indéfectibles et qu'ils rencontrent des *mentors* qui joueront plus tard un rôle décisif dans leur carrière.

Mes influences en politique, ce sont des barons de mon territoire : un curé laïc qui défend la veuve et l'orphelin, un gentleman éjecté du gouvernement, un entrepreneur de grands projets...

Un candidat, je l'ai compris tout de suite, doit d'abord rendre ses supporters heureux ! Je l'ai découvert sur le terrain.

Mon rôle, c'est fluidificateur intergénérationnel ! La politique, c'est comme de la boxe ou de la lutte, il faut beaucoup de technique.

J'ai fait une succession de rencontres décisives, avec le président de l'université, avec le maire de la commune où je vivais, avec le leader d'un mouvement national, avec le maire de la commune voisine... Et hop ! Je me suis engagée.

Là aussi, des travaux académiques documentent bien la construction et les ressorts de cette compétence sociale et de cette autorité politique qui ne relèvent pas du tout du hasard. Mais le passage à l'acte suscite des émotions qui donnent l'impression que cette capacité relève d'une transformation personnalisée: le candidat découvre par les émotions qu'il peut endosser le rôle symbolique de « l' élu », qu'il y prend du plaisir et qu'il est légitime pour le faire.

L'esprit des lieux

Le troisième déclic concerne l'implication dans un microcosme qui est toujours décrit comme unique et captivant. Au fil de la première campagne, le désir de représenter les autres devient une passion partagée qui s'intensifie au contact d'une équipe, qui se renforce dans l'adversité face aux équipes concurrentes et qui se cristallise sur des lieux incarnés.

L'engagement est une expérience habitée: un local de campagne, des espaces de débat public, des réunions d'appartement, le porte à porte, la présence sur le « terrain » des marchés et des manifestations culturelles et sportives... Chaque territoire a ses codes et ses rites qu'il faut respecter et apprivoiser (à Tokyo par exemple, c'est dans les gares que cette première expérience est vécue, un mégaphone à la main; à Montréal, c'est dans les centres d'affaires et dans les lieux communautaires que sont testés les premiers discours; à Naples, la campagne débute toujours par le quartier de résidence du candidat...). Les élus nous disent le bonheur qu'ils ont éprouvé à aller en immersion avec les colistiers dans tous ces lieux de vie. Ils détaillent le plaisir infini à s'approprier un territoire, à en découvrir les singularités culturelles et en raconter l'esprit des lieux.

Mon attachement à la ville, depuis l'âge de 10 ans, il est viscéral.

Ma ville est balafmée par l'industrie, elle est hyper attachante. Pour moi, c'est inimaginable d'être candidat ailleurs, c'est une histoire d'amour.

Je me sens comme investie d'une mission entre le citoyen et l'administration. Le citoyen lambda est toujours dans ses intérêts, mais il faut le comprendre, l'accompagner.

Je fais corps avec la ville, c'est une ville populaire.

Une vieille du village m'avait dit : « toi, on n'arrivera pas à te garder ». Elle se trompait. J'ai refusé d'être maire d'une ville voisine.

J'ai toujours eu une sensibilité pour les territoires en souffrance, c'est peut-être lié à mes origines.

J'ai une vraie passion pour ma ville, et je ne me l'explique pas. Ça me met beaucoup de pression.

Les spécificités de la circonscription (et donc de ses « électeurs ») envahissent et submergent son cadre de représentation de la politique. Le combat ne porte pas sur des grands idéaux mais sur des promesses qui parlent concrètement à une très grande diversité

d'électeurs. Jeunes, vieux, entrepreneurs, sportifs, exclus, indécis, passants, journalistes, chômeurs, voisins... Les lieux sont habités d'envies, de passions et d'attentes. Les récits relatent la charge émotionnelle territorialisée de la politique. Dans les souvenirs de campagne, l'expérience de cette exposition culmine souvent sur une séquence singulière le jour des élections, lors du lent dépouillement des bulletins de vote, où se dessinent les résultats de l'élection. Dans la victoire comme dans la défaite, l'annonce du verdict possède un niveau d'intensité qui reste à jamais gravé dans les mémoires. Tous les (futurs) élus sont particulièrement discrets sur ce moment ultime de cristallisation qui précède leur entrée en politique.

La combinaison de ces sanglots enfouis et de ces émois fondateurs constitue une toile de fond qui est ressentie émotionnellement comme imprescriptible. Les blessures sur les injustices du monde et l'euphorie de l'entrée en politique constituent une exposition et un dépassement de soi qui touchent au ressenti physique d'une émotion et à l'intime. Elles opèrent comme un faisceau d'empreintes mémorielles et corporelles qui sont antérieures à l'exercice du pouvoir mais qui le conditionnent peut-être en profondeur.

2. L'égo-politique comme ressort analytique

La collecte et l'objectivation de ces *émotions premières* posent une infinité de difficultés en science politique. Autant les travaux sur le pouvoir local sont prolixes en données et en concepts arrimés aux ressorts classiques de la domination, de l'action publique et de la sociologie des élites, autant l'analyse des affects des gouvernants, formulés sous le sceau de la confidentialité, reste en grande partie *terra incognita* sur le plan académique. Pour autant, on observe un essor des travaux scientifiques qui discutent la place des émotions politiques dans l'agir politique.

Je propose de tirer parti de ces travaux en argumentant l'intérêt qu'il pourrait y avoir à approfondir une entrée analytique autour de la notion d'égo-politique. Il convient pour cela de porter attention dans un premier temps aux approches qui étudient la question du pouvoir non coercitif "par le bas". J'évoquerai dans un second temps les introspections littéraires proposées par des scientifiques qui pourraient favoriser le dévoilement de ces émotions premières.

a. Un renouveau méthodologique et théorique

Les données de terrain présentées en première partie recensent des paroles où les acteurs évoquent des blessures enfantines et un rapport tourmenté à l'autorité mais aussi des compétences relationnelles et une appétence à prendre la parole en public. Ce miroir de fragilités racontées à la première personne sur un registre assez confidentiel donne des indications inédites sur les représentations du pouvoir mais l'étude de leur incidence sur l'exercice du pouvoir reste problématique. L'état de la littérature présenté dans l'introduction montre que ce type de données est peu documenté en science politique. Malgré la richesse et la variété des propositions scientifiques qu'elle recèle, il semble très difficile de la mobiliser pour discuter les résultats présentés sur les émotions premières des élus. Des éclairages existent certes sur la socialisation enfantine, la symbolique politique, la formation des opinions, les trajectoires militantes, le métier d'élu, les empreintes mémorielles ou encore la sociologie de la peur, mais les passerelles entre ces savoirs restent à inventer..

De plus, les grilles d'analyse et les protocoles d'enquêtes sont en général explicitement orientés sur le primat de la raison et des concepts d'ordre et de domination. Le parti pris qui consiste à dévoiler le pouvoir dans ses ressorts de *gouvernementalité*, de coercition et de violence symbolique permet-il de lire les fragilités affectives des gouvernants? Comment dialoguer avec des travaux où les auteurs tiennent à distance les élites en inscrivant presque

toujours leur lecture du pouvoir dans une solide tradition critique qui relie la construction sociale des sentiments à des rapports de force et à des mécanismes de domination? Les émotions que j'étudie ici n'échappent bien sûr à ces régimes explicatifs mais sans doute une partie des résultats nécessite-t-elle d'autres cadres analytiques.

Les médiations sensibles par le bas

Parmi les travaux qui permettent d'engager la discussion sur le pouvoir de façon plus inductive, je souhaite m'inspirer de trois courants centrés sur les enjeux de médiation, d'éligibilité et d'individualisation

Le premier se situe au sein de l'approche cognitive des politiques publiques et concerne les réflexions sur le rôle décisif de médiation joué par certaines élites à certains moments dans l'énonciation des priorités d'action publique. Le politiste Pierre Muller par exemple observe comment le décideur politique, qui est situé à l'intersection de très nombreuses influences, produit des référentiels d'action et gagne des élections parce qu'il parvient à cristalliser et à énoncer des représentations contradictoires des intérêts en présence (Muller, 2015). L'auteur insiste sur le fait que l'acte de gouverner se réalise à partir d'une combinatoire de représentations et d'actions. Dans les résultats sur les émotions premières, une partie de ces émois fondateurs fait écho à cette combinatoire de larmes, de cris, de sang et de sueur. Les compétences pour incarner et pour gouverner sont liées à des représentations familiales de l'autorité et à des capacités particulières de perception des injustices du monde.

La deuxième source d'inspiration concerne les travaux fondateurs de l'anthropologue Pierre Clastres (Clastres, 1974). J'ai longtemps mentionné cette littérature sur le mode du regret, presque du dépit, déplorant que la science politique ait réfuté sans nuance cette lecture audacieuse sur les origines de la domination politique. On peut résumer la discorde en relisant la note critique adressée par Pierre Birnbaum à partir du célèbre texte d'Etienne de La Boétie

sur la servitude volontaire (Birnbaum, 1977). Clastres a été excommunié, scientifiquement parlant, au motif qu'il défendait l'idée que les membres des tribus qu'il avait étudiées refusaient volontairement l'amour de la servitude. Dans ses cahiers de recherche, l'anthropologue montre que le chef ne détient aucun pouvoir de commandement mais qu'il a un « devoir de parole » et qu'il possède des compétences gestuelles et oratoires hors du commun pour représenter la tribu. Son pouvoir ne s'affirme que dans les replis sensibles du langage et du paraître, dans sa capacité à énoncer les valeurs du groupe, tel un conteur bavard et légèrement excentrique qui entretient un rapport esthétique, presque sensuel, à la communauté. Dans ces communautés, la coercition est totalement absente des échanges (hormis dans les situations de conflit avec d'autres tribus). La production scientifique de l'ethnologue Marc Abélès prolonge et élargit ces réflexions sur l'État originaire en théorisant notamment le pouvoir *au-delà de l'État* (Abélès, 2014). Dès son ouvrage de référence sur l'éligibilité dans le département de l'Yonne (Abélès, 1989), il consolide la voie d'une anthropologie du pouvoir qui privilégie les singularités et la microphysique des pouvoirs. Ce courant de pensée comporte beaucoup d'auteurs majeurs, tels Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss, Gilles Deleuze et Félix Guattari, et cette veine d'auteurs inspire une littérature assez considérable en anthropologie, en socio-histoire, en philosophie et en sociologie. Mais force est de constater que la science politique tient à distance cette ethnologie collaborative et réflexive qui revendique une observation de l'État par en bas et à partir du sensible.

La troisième influence fait référence à la démarche scientifique du politiste Christian Le Bart. Ce dernier défend une posture constructiviste critique et éthique particulièrement documentée sur les processus contemporains d'individualisation (Le Bart, 2008). S'il conteste la division classique du travail scientifique plaçant l'individu du côté de la psychologie, il réfute aussi la position de Norbert Elias sur l'individu comme objet sociologique pour lui préférer une pluralité d'identités liées à des mutations subjectives sur la perception de soi

(Lahire, 1998). Christian Le Bart postule notamment que la politique se transforme avec l'apparition du *métier d'individu*, cette propension des citoyens à faire entendre leurs intérêts personnels, leurs émotions et leurs différences en toute occasion et indépendamment de leur position sociale. Le sociologue fait l'hypothèse que cette évolution touche par ricochet le métier politique et la façon de tenir compte de la demande électorale. Suite à une enquête sur des élus locaux en campagne, il constate un tournant dans la façon dont les candidats interviennent: ces derniers s'exposent de plus en plus intimement plutôt que d'argumenter leur programme. Il propose alors d'utiliser le terme d'*égo-politique* pour qualifier l'évolution simultanée des électeurs et des élus (Le Bart, 2013). Sa recherche montre que les élus sont dorénavant entraînés à surjouer, dans leur communication, les cartes de l'empathie et de la proximité. La médiation politique prend ici une tournure personnalisée et émotive inédite. « Tous se passe comme si les émotions se logeaient en priorité au sein des pratiques politiques les moins institutionnalisées » (p. 30). La dynamique observée se situe en rupture avec la technicisation des interventions qui vise l'apprivoisement des passions en donnant le primat aux expertises professionnalisées. Enfin, dans son dernier ouvrage, Christian Le Bart entreprend une histoire des émotions sur les larmes, les rires et les colères des responsables politiques (Le Bart, 2019). L'ambition est d'aller au-delà du gouvernement *des* émotions pour engager des enquêtes exploratoires sur le gouvernement *par* les émotions. Les innovations de l'approche viennent du fait que l'auteur défend une démarche descriptive, inductive et critique qui reconsidère les conditions d'exemplarité, d'authenticité et de régulation des émotions dans le jeu politique. L'auteur constate qu'il existe dans cette perspective de nombreux travaux centrés sur les "publics" de la politique, sur l'instrumentalisation par la communication politique et sur les mouvements d'idées qui accompagnent cette évolution (le populisme, le municipalisme, la participation...), mais que les émotions des gouvernants demeurent un impensé dans ces nouvelles recherches.

En articulant les approches du pouvoir proposées par Pierre Muller, Marc Abélès et Christian Le Bart, les émotions premières des élus locaux quittent le statut inconfortable d'énigmes pour accéder au rang d'une équation à plusieurs inconnues. Les épreuves de la vie vécues dans l'enfance et l'adolescence documentent le rapport des élites aux idées, à l'État et aux électeurs. En envisageant dans un même élan les enjeux de médiation, d'éligibilité et d'individualisation, la démarche permet de mesurer l'importance des empreintes pré-politiques dans la construction des représentations sur le consentement, la confiance et la territorialité. J'avais esquissé avec prudence des hypothèses dans ma recherche sur le rôle potentiel de ces *ivresses* initiales dans les mécanismes de longévité et de fidélité en politique (Faure, 2018). Il me semble que le cadre élargi par l'égo-politique permet d'aller beaucoup plus loin. Les intuitions sur les sanglots enfouis et sur les émois fondateurs deviennent des données à part entière qui contribuent, sur le plan scientifique, à éclairer les recherches sur le désir d'autorité et la jouissance du pouvoir.

Au terme du *brain storming* collectif lors du colloque sur *La politique à l'épreuve des émotions*, j'avais déploré dans l'introduction de l'ouvrage l'absence de postures scientifiques parvenant à tirer profit à la fois des *émotions situées* chères à Fernand Braudel, des *passions apprivoisées* chères à Norbert Elias et des *idées transcendées* chères à Roland Barthes. Je soulignais aussi qu'en science politique, les lectures critiques sur l'origine du pouvoir continuaient à tenir à distance, et en défiance, les recherches centrées sur l'incarnation, l'esthétique ou le désir. Enfin, en référence au célèbre schéma néo-institutionnaliste des trois « i » sur les institutions, les intérêts et les idées, j'en appelais à une martingale improbable mariant les trois « e » de l'Eros, de l'État et de l'Espace. Cinq ans plus tard, la nécessité de favoriser des passerelles reste plus que jamais d'actualité. Mais par quels moyens?...

Le genre des émotions

Un autre défi analytique concerne la dimension genrée des émotions premières. J'ai souligné plus haut que mon approche qualitative avait permis de repérer des récurrences dans les témoignages qui ne semblaient pas corrélables avec les spécificités sociopolitiques des locuteurs. C'est le constat inattendu que les récits sur la place des affects ne diffèrent pas selon les caractéristiques individuelles comme l'âge, la culture, la profession, la famille ou la sensibilité partisane. C'est aussi la découverte que le contexte sociopolitique territorial et culturel dans lequel les élus locaux évoluent ne permet pas non plus d'observer des variations notoires, ce que le *contrepoint* engagé au Japon confirme clairement. Concernant le témoignage des femmes élues cependant, qui représentent 1/5ème de mon échantillon, il faut se demander si le rapport sensible qu'elles formulent aux premières émotions politiques est énoncé dans des termes différents. Les réponses que je peux apporter à ce stade de mes recherches tiennent en deux constats.

Le premier concerne la nature des émotions premières mentionnées dans les récits. Les femmes expriment des sanglots enfouis qui se situent très souvent en lien avec des enjeux de hiérarchie, de violence et de domination masculines. Pour reprendre des travaux sur la socialisation politique, c'est une confirmation que *l'enfance de l'ordre* se structure moins par les connaissances ou les compétences politiques des enfants que par la combinaison de variations sexuées et sociales (Lignier et Pagis, 2017).

Le second constat porte sur les émois fondateurs de la première campagne électorale. Là aussi, les récits font mention du modèle archaïque dominant de conquête du pouvoir, qui est masculin, et l'on perçoit souvent des *dispositifs d'enthousiasme* qui racontent la volonté de s'engager différemment en politique. L'entrée en politique est appréhendée sur un mode où les fragilités et l'empathie émotionnelle sont souvent présentées par les femmes comme des ressources et des atouts. Cette dimension, qui apparaît aussi dans des témoignages masculins,

s'inscrit dans le contexte général de *la virilité en crise* qui bouscule les représentations contemporaines de la force et de l'autorité en politique (Courtine, 2015). Le diagnostic fait écho aux travaux de Camille Froidevaux-Metterie sur *la bataille de l'intime*, où la politiste analyse comment l'expérience vécue de la politique se loge dans des émancipations liées à la singularité corporelle féminine (Froidevaux-Metterie, 2018).

Ces deux constats permettent de souligner que si l'appétence émotionnelle pour le métier politique se construit à l'évidence au filtre puissant de la masculinité des jeux de pouvoir, le registre des affects mis en récit dans les témoignages dévoile une symbolique du pouvoir où les stéréotypes masculins de la puissance, de la force et de la maîtrise de soi semblent moins prégnants tandis que d'autres ressorts sensibles paraissent structurants. L'entrée genrée oblige le chercheur à prendre au sérieux la *bataille de l'intime* que les récits sur les émotions premières mettent en lumière. La piste est stimulante. Je l'ai récemment empruntée avec des étudiants pour ouvrir la porte à d'autres thématiques de recherche insuffisamment renseignées comme les addictions et la radicalité en politique (Blache, Kropotkine-Watson et Labiausse, 2020).

b. La piste des introspections littéraires

C'est à ce stade qu'il me semble utile de tirer parti d'innovations méthodologiques proposées dans d'autres champs disciplinaires que la science politique. A l'occasion de son habilitation à diriger des recherches sur la trajectoire de ses grands parents morts en déportation, l'historien Ivan Jablonka a argumenté une démarche scientifique sensible qui sera ensuite théorisée dans *L'histoire est une littérature contemporaine* (Jablonka, 2012, 2014). Sa thèse, qui se place dans le sillon des travaux d'égo-histoire cités plus haut, tient dans l'idée que l'alternative entre le scientifique et le littéraire est un piège car « l'écriture est le déploiement de la recherche elle-même ». Il propose une *poétique de l'histoire* en soulignant

que les avancées épistémologiques sont toujours liées à des innovations littéraires et donc que « la création littéraire est l'autre forme de la scientificité historique ». Le propos s'appuie sur la double conviction que l'intelligence du passé a besoin d'intrigues et de mises en scène et que l'exploration du *gouffre humain* implique des livres-plongeon où le scientifique y questionne sa propre sidération (Jablonka, 2016). Chacun de ses trois derniers ouvrages-enquêtes (centrés respectivement sur un crime, un carnet de voyage et l'histoire de la masculinité) démontre de façon convaincante la puissance narrative et explicative de la démarche.

Une seconde source d'inspiration, et d'optimisme, concerne les innovations conceptuelles de chercheurs qui questionnent les façons sensibles dont les hommes et les animaux habitent le monde. Je pense notamment à trois auteurs qui adoptent une perspective épistémologique assez proche. J'ai mentionné dans l'introduction la discussion ouverte par la philosophe Vinciane Despret pour éclairer le régime scientifique sensible qui permet aux chercheurs d'étudier le comportement des oiseaux (Despret 2019). On trouve dans la même veine épistémologique les travaux du philosophe Baptiste Morizot sur les facultés de diplomate du loup pour cohabiter sur la « carte du vivant » (Morizot 2018). L'auteur suggère que la crise écologique est une crise de la sensibilité qui nous oblige à "politiser l'émerveillement" en reconsidérant comment les autres nous constituent. De même l'anthropologue Nastassja Martin, qui a conduit son travail de thèse sur les pratiques et croyances animistes en Alaska, raconte-t-elle comment l'épreuve violente d'un face à face avec un ours l'a entraînée à revisiter ses résultats de recherche (Martin 2019). La chercheuse, qui s'inscrit dans la démarche anthropologique de Philippe Descola et d'Anna Tsing, souligne la nécessité de créer des formes de production de la recherche où les récits scientifiques puissent se nourrir des *frictions* avec des ressentis émotionnels et spirituels.

Dans les trois cas, trois arguments, étayés de façon particulièrement convaincante, déstabilisent le lecteur. Le premier concerne le constat que les animaux vivent dans une perception sensible de leur environnement qui produit une éthique de la relation à la fois complexe et réflexive. Ces travaux sur la relation des animaux au monde accordent une attention centrale à la construction de la confiance au sein des (et entre les) espèces et à l'importance des accords sensibles entre les membres de chaque écosystème, humains compris. Le territoire n'est pas un lieu à défendre par nécessité mais un espace de cohabitation saturé de signaux, de rythmes, de mouvements, d'intensités multiples, de mémoires, de drames, de respirations, de courage et d'ajustements avec les autres. Le second argument partagé par les trois chercheurs concerne la nécessité d'opérer un changement de régime scientifique. Ils défendent l'idée que les contributions académiques ne prennent toute leur portée qu'accompagnées d'une réflexion sur la dynamique biographique de ceux qui tiennent la plume. L'enjeu est moins celui d'une injonction à se connaître soi-même que d'un dévoilement sur les opérations d'extraction des données scientifiques. Baptiste Morizot et Vinciane Despret procèdent ainsi à un état de la littérature sur leur sujet de prédilection qui relie toujours les découvertes aux dispositifs d'enthousiasme propre à chaque trajectoire intellectuelle. Le troisième argument est avancé de façon masquée (contrairement à Yvan Jablonka, les auteurs n'en théorisent pas l'usage): les deux philosophes et l'anthropologue adoptent un style d'écriture et des formes de raisonnement qui mobilisent des compétences littéraires et poétiques comparables à celles des romanciers qui rédigent les histoires à la première personne. Non seulement il n'y a pas de neutralité affective dans les récits mais on partage au contraire leurs analyses et leurs résultats au rythme d'une esthétique personnalisée de l'écriture.

Yvan Jablonka, Baptiste Morizot, Vinciane Despret et Nastassja Martin ont pour point commun d'être des chercheurs-écrivains: ils conçoivent leur métier en établissant sans cesse,

dans la collecte des données comme dans la façon de les conceptualiser, une mise en récit qui n'oppose pas la robustesse des arguments à la narration intimiste. Pour reprendre les termes d'Yvan Jablonka, cette appréhension sensible du monde considère « l'écriture comme le déploiement de la recherche elle-même » au principe que la science est un « roman vrai ». En science politique, et tout particulièrement sur l'analyse de la démocratie sensible, cette façon de procéder par introspection littéraire est observable depuis quelques années sur deux registres. Le premier concerne la reformulation des résultats dans des ouvrages de synthèse dits « de fin de carrière ». Les chercheurs prennent alors beaucoup de libertés d'écriture en entremêlant les analyses de souvenirs personnels et de considérations politiques et culturelles sur leur façon d'observer le monde. Le second concerne la prise au sérieux de nouveaux objets d'étude sur la politique comme les romans, les films et les séries.

Le procédé rappelle la tradition littéraire des *miroirs des princes*, où les conseillers du roi racontent les préceptes moraux à suivre pour le souverain, dans un manuel qui vise précisément à mieux maîtriser les émotions dans l'exercice du pouvoir. On pense aussi à la formule de Claude Lévi-Strauss selon laquelle « La découverte de l'autre est une découverte de soi ». On pense encore au théorème d'Ernest Kantorowicz sur les deux corps du Roi ou à celui de W. Thomas selon lequel « Quand les hommes considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences ». Les introspections littéraires permettent d'accéder à la fois à l'intériorité et à la temporalité des gouvernants tout en nous informant sur la propre sensibilité de l'observateur.

Conclusion: l'autre miroir des princes

Faut-il prendre au sérieux les *émotions premières* des futurs gouvernants? Et dans l'affirmative, à quoi nous servent ces données dans l'analyse de l'exercice du pouvoir en science politique? Enfin, comment creuser cette piste dans des conditions méthodologiques et

théoriques scientifiquement recevables? Le présent texte tente de répondre à ces trois questions en deux temps.

La première partie expose des résultats de recherche tirés de témoignages sur les émotions avant l'entrée en politique. Le premier résultat concerne la récurrence, dans les témoignages, de souvenirs s'apparentant à des *sanglots enfouis*. Il s'agit surtout d'émotions intériorisées sur l'image de l'autorité et les injustices du monde. Elles ont rarement été formalisées en tant que telles jusqu'alors. Elles relient la politique à des blessures familiales, des fragilités affectives et un sentiment précoce d'empathie relationnelle vis à vis ceux qui souffrent. Le second résultat concerne les émois fondateurs que les élus ont ressentis lors de leur première expérience de compétition électorale. Il s'agit d'émotions plutôt positives. Les récits insistent sur l'euphorie éprouvée dans cette aventure collective, la confiance inattendue que leur accorde leur entourage et le plaisir d'immersion dans un lieu chargé de symboles et de valeurs. L'entrée politique est vécue comme une soudaine exposition de soi chargée d'ivresse et de promesses.

La seconde partie tente d'inscrire ces données dans les champs de connaissance sur l'engagement politique et l'exercice du pouvoir en partant du constat qu'il existe peu de travaux prenant au sérieux les émotions des gouvernants. Dans un premier temps, une brève revue de littérature permet de souligner que, malgré la forte progression des recherches qui étudient la politique à l'épreuve des émotions, peu de passerelles sont jetées pour appréhender la *démocratie des émotions* dans un même élan analytique et à l'articulation de plusieurs phénomènes. Ce constat m'entraîne à défendre, à titre exploratoire, l'utilité d'une approche par la notion d'égo-politique. J'appuie la proposition sur trois courants d'analyse en termes de médiation, d'éligibilité et d'individualisation, approches qui ont influencé mon propre parcours intellectuel, en suggérant que leur combinaison permet de considérer les émotions premières des élus comme des variables constitutives. Dans cette optique, l'entrée par l'égo-

politique donne aussi la possibilité d'expérimenter des protocoles de recherche appuyés sur des introspections romancées innovantes en histoire, en philosophie et en anthropologie. Ces démarches me paraissent particulièrement fécondes, en science politique, pour recenser les émotions politiques et pour en restituer de façon à la fois littéraire et scientifique la portée dans le jeu politique.

Références bibliographiques

Abélès, Marc. 1989. *Jours tranquilles en 89. Ethnologie d'un département français*. Paris, Odile Jacob.

Abélès, Marc. 2014. *Penser au-delà de l'État*. Paris, Belin.

Ansart, Pierre et Claudine Haroche. 2007. *Les sentiments et le politique*. Paris, L'Harmattan.

Birnbaum, Pierre. 1977. « Sur les origines de la domination politique », *Revue Française de Science Politique*, 27, 1 : 5-21.

Blache, Margot, Kropotkine-Watson, Nina et Labiausse, Tristan, 2020. *Un regard nouveau sur les émotions en politique? Trois mémoires sur les addictions, le genre et la radicalité*. Rapport de recherche, Sciences Po Grenoble.

Blondiaux, Loïc et Christophe Traïni. 2018. *La démocratie des émotions*. Paris, Presses de Science Po.

Boquet, Damien et Piroska Nagy. 2011. « Une histoire des émotions incarnées », *Médiévales*, 61.

Braud, Philippe. 1971. *Le jardin des délices démocratiques*. Paris, Presses de la Fondation Nationale de Science Politique.

Cabanas, Edgar et Eva Illouz. 2018. *Happycratie : Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*. Paris, Premier Parallèle.

Clastres, Pierre. 1974. *La société contre l'État*. Paris, Éditions de Minuit.

Coccia, Emanuele. 2018. *La vie sensible*. Paris, Poche.

Collectif B., 2020. *Parler de soi. Méthodes biographiques en sciences sociales*. Editions de l'EHESS.

Corbin, Alain. 2018. *La fraîcheur de l'herbe. Histoire d'une gamme d'émotions de l'Antiquité à nos jours*. Paris, Fayard.

Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.). 2017. *Histoire des émotions : De la fin du XIXe siècle à nos jours*. Paris, Seuil.

Cordell, Crystal. 2017. *Pourquoi encore le féminisme ? Pour une éthique du libre choix*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.

Courtine, Jean-Jacques, 2015. *Histoire de la virilité. La virilité en crise? Le 20ème-21ème siècle*. Paris, Points.

Deluermoz, Quentin, Fureix, Emmanuel, Mazurel, Hervé, Oualdi, M'hamed. 2013. "Ecrire l'histoire des émotions: de l'objet à la catégorie d'analyse". *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 47.

Despret, Vinciane, 2019. *Habiter en oiseaux*. Actes Sud

Dubet, François. 2019. *Le temps des passions tristes. Inégalités et populisme*. Paris, Seuil.

Elias, Norbet. 1939. *La civilisation des mœurs*. Paris, Presses Pocket.

Faure, Alain. 2016. *Des élus sur le divan. Les passions cachées du pouvoir local*. Grenoble, PUG.

Faure, Alain et Négrier Emmanuel. 2017. *La politique à l'épreuve des émotions*, Rennes, PUR.

Faure, Alain. avril 2018. "Les ivresses inattendues du pouvoir local (voyage en ego-politique)", *Sens-Dessous*, n° 21: 27-42.

Faure, Alain. juillet 2019a. "Le 'tournant émotionnel' (en science politique) à l'épreuve des théories et des méthodes". Bordeaux, *15ème Congrès annuel de l'AFSP*, Section thématique 34.

Faure, Alain. décembre 2019b. "Faut-il prendre au sérieux les larmes du pouvoir?", *Langages & Politiques*, Grenoble, Colloque international, Maison des Sciences de l'Homme Alpes

Froidevaux-Metterie, Camille. 2018. *Le corps des femmes : la bataille de l'intime*. Philosophie magazine éditeur.

Hoffmann, Elizabeth. 2007. "Open-ended interviews, power, and emotional labor". *Journal of contemporary ethnography*, volume 36-3

Jablonka, Ivan. 2012. *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*. Paris, Seuil.

Jablonka, Ivan. 2014. *L'histoire est une littérature contemporaine*. Paris, Seuil.

Jablonka Ivan. 2016, *Laetitia ou la fin des hommes*, Paris, Seuil.

Kingston, Rebecca et al.. 2017. *Emotions, community, and citizenship: Cross-disciplinary perspectives*. University of Toronto Press.

Lahire, Bernard, 1998. *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris, Nathan

Lahire, Bernard. 2018. *L'interprétation sociologique des rêves*. Paris, La Découverte.

Le Bart, Christian. 2008. *L'individualisation*. Paris, Presses de Sciences Po.

Le Bart, Christian. 2013. *L'ego-politique. Essai sur l'individualisation du champ politique*. Paris, Armand Colin.

Le Bart, Christian. 2018. *Les émotions du pouvoir : larmes, rires, colères des politiques*. Paris, Armand Colin.

Lordon, Frédéric. 2016. *Les affects de la politique*. Paris, Seuil.

McQueeney, Krista et Lavelle, Kristen M. 2015. "Emotional Labor in Critical Ethnographic Work: In the Field and Behind the Desk". *Journal of contemporary Ethnography*, 18.

Marcus, George. 2008. *Le citoyen sentimental: émotions et politique en démocratie*. Paris, Les Presses de Sciences Po.

Martin, Nastassja. 2019. *Croire aux fauves*. Paris, Gallimard.

Morizot, Baptiste. 2018. *Les diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*. Paris, Wildproject.

Muller, Pierre. 2015. *La société de l'efficacité globale. Comment les sociétés modernes se pensent et agissent sur elles-mêmes*. Paris, Presses Universitaires de France.

Nora, Pierre. 1987. *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard

Pharo, Patrick, 2006. "Qu'est-ce que la sociologie morale?". *Revue du MAUSS*, 2-28

Sommier, Isabelle, Crettiez, Xavier. 2012. *Les dimensions émotionnelles du politique*, Rennes, PUR.

Traïni, Christophe. 2015. *Émotions et expertises. Les modes de coordination des actions collectives*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

Traïni, Christophe. 2019. *Émotions... Mobilisation !*. Paris, Presses de Sciences Po.

Veynes, Paul. 1971. *Comment on écrit l'histoire : essai d'épistémologie*. Paris, Seuil.